

— Ces messieurs, dit l'un d'eux après un peu d'hésitation, comptent sans doute rentrer ce soir à Salins ?

— Certainement, répondit M. Delprat que cette question étonnait.

— En ce cas, reprit le douanier, il faut partir sans retard, car un orage s'avance en-haut. Nous venons nous reposer ici jusqu'à ce qu'il ait passé.

— Je vous le disais bien ! reprit M. Delprat en se levant de table précipitamment. Et cet orage est-il loin ?

— Nous l'aurons ici dans deux heures, répondit l'un des hommes.

Chacun courut à la porte. Le ciel était encore pur, mais l'atmosphère était lourde et nulle brise n'en atténuait la pesanteur. Dans la cour de la ferme, les poules étaient accroupies à l'ombre des arbres dans l'attitude de l'accablement ; par intervalles, un grondement sourd semblait sortir des flancs de la montagne qui se dressait au levant.

— Le tonnerre ! dit M. Delprat. Déjà le tonnerre ! ... Il faut plier bagage ! . Mais nous avons le temps d'arriver à Salins avant l'orage.

Les rustiques montures furent bientôt équipées et l'on partit d'un bon pas.

A la sortie du bois, le soleil avait disparu derrière un énorme rideau noir qui s'avavançait tout d'une pièce. Le vent s'était élevé tout-à-coup et soufflait avec une violence qui rendait la marche pénible. Nelly, montée sur un âne, regardait le nuage avec indifférence ; de temps en temps, une petite toux sèche lui échappait au milieu des observations que lui faisait son guide.

Cependant, la cime des arbres se tordait convulsivement. Un sentiment de terreur s'emparait de la nature.